

DOCUMENT 1, La fête comme outil politique

Gilles Buscot; Aucun régime politique, qu'il soit dictatorial ou qu'il se dise démocratique, n'est dénué de célébrations officielles. Ces festivités publiques ou semi-publiques sont précisément censées illustrer ou mettre en scène le bon fonctionnement d'une société. Consciemment ou inconsciemment, les responsables politiques ont recours à la fête pour incarner, pour légitimer leur pouvoir. En revanche, ils n'ont pas toujours le choix des modalités de cette auto-représentation : ils doivent trouver un compromis entre le poids de la tradition, les attentes du public et, éventuellement, la marque personnelle qu'ils souhaitent conférer aux fêtes officielles.

Qu'il s'agisse de célébrer le pouvoir de Dieu, le pouvoir du prince ou les deux, ou d'exprimer encore, à cette occasion, le pouvoir plus ou moins important de son propre rang social, on ne peut donc que constater l'imbrication extrême des notions de fête et de pouvoir. Au point que l'on peut se demander si la fête et le pouvoir ne sont pas des concepts consubstantiels. Il serait même tentant d'élargir cette hypothèse à toutes les fêtes : lorsqu'on organise une fête privée, qu'on invite, par exemple, des membres de sa famille ou des amis, qu'on donne un spectacle, n'y a-t-il pas toujours, plus ou moins, une part d'auto-représentation ? Un désir de séduire l'autre, de lui montrer la pertinence du mode de vie que l'on incarne ? D'exercer un pouvoir sur lui par le plaisir même qu'on va lui procurer ? Et de ce point de vue, ne peut-on abonder dans le sens de Guy Debord, lorsqu'il estime que nos sociétés modernes se réduisent à une accumulation de spectacles ?

Cette hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, a ses limites. On sait que Jean-Jacques Rousseau, dans la Nouvelle Héloïse, a plaidé pour un nouveau modèle de fête où chacun serait tout à la fois acteur et spectateur. Et une fête réussie est peut-être précisément un espace de temps où chacun a le sentiment de prendre une part active.

La Révolution Française marquera, à l'évidence, une accélération du processus de désacralisation et de popularisation des rituels politiques. Avec la fête de l'Être suprême, célébrée sous Robespierre, on ne rend plus hommage au pouvoir princier, mais au pouvoir politique de la République ; non plus au pouvoir d'un Dieu chrétien, mais à une vision déiste du monde.

Les phénomènes de déchristianisation et de massification des cérémoniels politiques semblent s'amplifier tout au long du xxe siècle et jusqu'à aujourd'hui ; relayés, en cela, par les nouveaux médias. On sait le rôle fondamental que joua la radio dans l'avènement du National-socialisme, et, parallèlement, le rôle croissant du cinéma puis de la télévision dans la communication politique. Tout pouvoir cherche, consciemment ou inconsciemment, à se légitimer par une mise en scène festive. De fait, la fête politique offre un espace de représentation qui permet de lire, en creux, tout ce qu'elle veut à la fois montrer et cacher.

https://www.persee.fr/doc/reval_0035-0974_2008_num_40_3_6017

DOCUMENT 2, Le sens politique de la fête

Il y a, d'abord, la « *fête mascarade* », à l'image du carnaval, qui n'est autre qu'une « *transgression momentanée pour mieux programmer le retour à l'ordre* ». L'écrivain **Arnaud Idelon** propose une autre approche qui s'appuie sur Platon et Jean-Jacques Rousseau : celle de la fête comme « un espace politique, tour à tour égalitaire, démocratique ou subversif ».

Dans une séquence marquée par les retours démagogiques et réactionnaires, l'amplification de la crise environnementale et un climat géopolitique marqué par l'essor des conflits armés, le durcissement législatif, dans nombre de pays, contre les droits des femmes et des communautés

LGBTQI+ et le refoulement partout en Europe des exilé·es et migrant·es, la pratique de la fête peut paraître insouciance, inconsciente voire nihiliste, confrontée à un monde qui se désagrège. Pourtant, la proximité de la fête avec les luttes contemporaines et les espaces de transformation sociale, ainsi que la recherche par des communautés marginalisées de refuges, *safe spaces* et espaces désirables dans et par la fête, remotive la question de son caractère politique.

La fête est politique, mais elle l'est en étant bien souvent au service du système, soit comme espace de célébration d'une identité nationale, soit comme adjuvant pour nous détourner de l'état du monde.

Au Moyen-Âge, le carnaval est cette fête de jeux de masques et de symboles. Pour un temps, les rois deviennent les valets et les valets, les rois. Mais cette scénarisation momentanée de la déviance programme le retour à l'ordre, en ayant fait démonstration du chaos auquel mènerait cette inversion des normes et hiérarchies sociales. Aujourd'hui, la moindre soirée *warehouse* utilise le même arc narratif : l'impression factice de liberté des danseur·ses, le sentiment (souvent erroné) d'illégalité, le dépassement supposé des limites, la mise en scène de la déviance, etc. ne font pas de nous des militant·es.

At least a good night out. Ce slogan de la *working class* mancunienne dans les années 1980-1990 souligne bien l'ambivalence de la transgression à l'œuvre dans la majorité des fêtes, mobilisées comme sas de décompression. L'on vient se jeter à corps perdu dans la fête au terme d'une semaine morne, se venger du quotidien par la surenchère dans la danse, l'alcool, la camaraderie ou le sexe. La fièvre du samedi soir n'aura pas fait bouger d'un iota les trajectoires individuelles et collectives des protagonistes. Au terme du carnaval, on redevient élève modèle ou petit soldat. La fête carnaval peut alors être comprise comme une tactique du système dominant pour saper les forces transgressives d'une foule vidangée de ses forces et velléités de remise en cause de l'ordre du monde.

<https://www.lesinrocks.com/livres/la-fete-selon-arnaud-idelon-hacker-nos-conformismes-quotidiens-648716-16-01-2025/>

https://www.lemonde.fr/idees/article/2025/03/26/boum-boum-d-arnaud-idelon-le-sens-politique-de-la-fete_6586387_3232.html

DOCUMENT 3, Arthur Lacomblez : “La nuit est politique, c’est un combat pour l’acceptation de tous·tes”

Mais du coup, je me rends compte que c’est quelque chose qu’il faut protéger. Il faut se battre pour sauvegarder une certaine idée de la nuit : la nuit comme un espace de liberté, de communauté et de sécurité.

La fête est un espace où l'on peut se laisser exister sans filtres. C’est un endroit où on célèbre la différence, la marginalité et l’extravagance. Toutes ces communautés queer, qui d’ordinaire se sentent déconnectées des valeurs majoritaires de nos sociétés, peuvent enfin ressentir qu’elles font partie de quelque chose.

il faut bien faire attention à défendre une certaine idée de la nuit, il faut s’assurer qu’elle reste un espace de liberté et de sécurité. Car la nuit est politique, c’est un combat pour l’acceptation de tous·tes quelles que soient les identités de genre, les orientations sexuelles, les origines ethniques, sociales et géographiques, les morphologies ou encore les styles vestimentaires. Et ce travail-là, c’est évidemment celui des organisateur·trice·s et promoteur·trice·s de soirées, mais c’est aussi le travail de tous·tes ceux·celles qui font la fête.

<https://www.lesinrocks.com/ou-est-le-cool/arthur-lacomblez-la-nuit-est-politique-cest-un-combat-pour-lacceptation-de-tous%b7tes-397499-20-07-2021/>

DOCUMENT 4, La fête a une dimension éminemment politique. Emmanuel Lallement.

Le 1, Hors série, le sens de la fête

Même d'un point de vue politique, la fête est appréhendée de façon ambivalente par les pouvoirs publics, qui tiennent à la fois à l'organiser, la contrôler et, dans le même temps, la critiquent en tant que facteur de désordre et de désobéissance. Là comme ailleurs, la pandémie a révélé des principes plutôt qu'elle ne les a exacerbés.

Au-delà du cadre pandémique, y a-t-il des peurs associées à la fête ?

Oui, il y a toujours la possibilité d'un danger dans l'exutoire que représente la fête. Cela ne veut pas dire que ça advient. C'est pour ça qu'on brûle le roi, par exemple, à la fin du carnaval : il faut un événement qui en marque la fin de façon impressionnante, pour que la menace ne se réalise pas. Il faut que cela s'arrête, que la soupape qui vous a été offerte se referme et qu'on passe à autre chose. Parce qu'elles sont vues comme transgressives, les fêtes sont là pour dire l'ordre social. La fête a une dimension éminemment politique,

de nombreuses revendications ont été portées par le biais d'événements festifs – marches des fiertés, mobilisations sociales... C'est une façon d'occuper la rue, l'espace public, de se montrer tel qu'on le souhaite, et non tel que l'autre camp le désire, de donner à voir ses costumes et de faire entendre ses musiques, ses slogans.

le politique. On a déjà connu cela après les attentats du Bataclan : la fête avait alors été érigée en valeur ; il fallait occuper les terrasses, brandir le *Paris est une fête* de Hemingway... Aujourd'hui, au sortir de cette période de crise, elle peut constituer un facteur fort de rassemblement. ¶

Michael Foessel, philosophe

était
en
avant
id-19

que certains jugeront blâmable qu'une fête démocratique puisse avoir lieu n'importe où, sans souci de contrôle, et à peu de frais. La chose n'est pas nouvelle. Que faut-il pour qu'une fête républicaine ait lieu demandait Rousseau en 1758 dans la *Lettre à d'Alembert* ? Presque rien, en vérité : « Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. » Le problème n'est pas de savoir si l'on préfère les ambiances campagnardes ou les raves urbaines, les danses folkloriques ou la techno. Politiquement, il importe surtout qu'une fête institue un temps où le calcul ne règne plus en maître et où l'imprévu cesse d'être interprété comme une menace.

À cette dimension de liberté, Rousseau ajoute une exigence d'égalité : « Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes. » Les fêtes que le philosophe imagine pour les républiques ne séparent pas la scène et la salle. À la différence des cérémonies officielles et du clubbing haut de gamme, elles n'ont pas de centre occupé par des VIP que la foule contemple en étant priée de se réjouir. Une fête rend joyeux des principes démocratiques souvent accueillis avec méfiance : l'égalité des places, la possibilité pour n'importe qui de devenir acteur, le risque de désordre qui découle de cette exubérance.

Si la plupart des (vraies) fêtes ont lieu la nuit, c'est justement parce que l'obscurité est propice à des échanges de rôles qui, le temps d'une danse ou d'une étreinte, suspendent les hiérarchies sociales.

Des voix commencent à s'élever pour que, une fois la pandémie passée, la fête commence. Qu'elle commence, c'est-à-dire qu'elle ne recommence pas à la manière dont on la faisait dans le monde d'avant. Trop habitués à des nuits qui reproduisent la logique du jour et à des plaisirs qui calculent, nous avons souvent perdu le goût (et parfois le droit) de laisser les rassemblements se faire. Une année de vie avec le virus nous donnera peut-être le désir de désorganiser des fêtes. ¶